

Le renouveau urbain à Toulouse dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : le regard de Pierre Barthès

ACTE DE COLLOQUE DE SIMON DAGENAI, UQAM

janvier 11, 2013

Résumé

Dans son Journal (1737-1780), Pierre Barthès, un bourgeois conservateur, décrit les changements urbains de Toulouse promus par les élites de cette ville. Celles-ci cherchent à rendre leur ville plus utilitaire et esthétique, tout en ayant des motivations culturelles. Débordant d'éloges envers ces travaux dans un premier temps, Barthès émet plusieurs critiques envers le renouveau urbain de sa ville après 1772, mais ne remet jamais en question l'esthétisme et l'utilité de ces travaux. Barthès diverge des élites toulousaines à propos de l'interdiction des cimetières à l'intérieur des remparts, tenant à être enseveli auprès de ses ancêtres. Ainsi, la position de Barthès n'épouse pas en totalité celle des élites, se situant plus près du peuple au niveau culturel.

Le renouveau urbain à Toulouse dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : le regard de Pierre Barthès

Introduction

La politique de modernisation urbaine du XVI^e siècle en France a été bornée à la capitale et à quelques villes nouvelles, et bien que cette volonté de rupture avec la ville médiévale ait été reprise au siècle suivant, elle a eu des résultats relativement limités encore une fois. Au XVIII^e siècle, l'urbanisme d'Ancien Régime poursuit de façon plus radicale cette impulsion, qui cherche à rendre la ville plus fonctionnelle, plus salubre et plus agréable pour ses habitants¹. Comme durant les siècles précédents, les municipalités et l'État royal manquent de fonds pour réaliser ces travaux, mais elles mettent néanmoins de l'avant une politique d'embellissement urbain, faisant en sorte que plusieurs mesures ponctuelles sont mises en place, et qu'il faut compter de longs chantiers lors de travaux plus importants². Le visage de plusieurs villes importantes de province est transformé, dont Bordeaux, Caen, Montpellier, Nîmes, Nantes, Rennes et Toulouse pour ne nommer que celles-là. Bien que plusieurs études historiques majeures aient été produites sur la nature des embellissements urbains au XVIII^e siècle, les réactions des citoyens envers la transformation de leur espace citadin ont très peu attiré l'attention des historiens³. Cet article cherche à répondre à cette lacune, en s'intéressant à la perception que Pierre Barthès a des travaux d'embellissements de sa ville, Toulouse, durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Nous nous intéresserons aux réactions et aux opinions de ce répétiteur de latin envers la transformation de son espace urbain, et chercherons à voir si son appréciation se rapproche ou non des élites qui font la promotion de ces changements. Afin d'aborder cette question, nous procéderons à

une analyse de texte sur un écrit du for privé, le *journal* du Toulousain Pierre Barthès⁴. Cette source est un journal d'événement au sens où l'entend Pascal Bastien, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un journal construit en plusieurs unités quotidiennes qui n'ont pas nécessairement de liens entre elles et où les événements sont rapportés au fur et à mesure qu'ils se produisent⁵. L'auteur exprime son for privé par son choix des événements qu'il met sur papier, et par des commentaires ou des réflexions sur les nouvelles rapportées, bien qu'il soit le plus souvent effacé. Ce journal comprend 1266 pages et a été rédigé entre 1737 et 1780. Les entrées de l'auteur à propos des changements urbains à Toulouse occupent relativement une petite part au sein du journal, mais traitent de la grande majorité des travaux d'embellissements de la ville à cette époque, rendant cette source d'autant plus pertinente afin de répondre à notre problématique. Tout d'abord, nous tracerons un portrait de l'urbanisme à Toulouse au XVIII^e siècle, puis nous traiterons de Barthès ainsi que de son journal. Par la suite nous verrons sa perception à propos des travaux publics, puis nous étudierons la question spécifique de l'interdiction des cimetières, qui est un point de friction entre les élites et le peuple.

L'urbanisme à Toulouse durant la seconde moitié du XVIII^esiècle

Capitale de la province du Languedoc, Toulouse compte 43 000 habitants à la fin du XVII^e siècle et 53 000 en 1790⁶. La municipalité est dirigée par huit capitouls, mais le parlement de Toulouse joue lui aussi un rôle dans l'administration de la ville. Toulouse est caractérisée par un catholicisme ostentatoire, avec la fréquence et l'ampleur des processions religieuses, ainsi que par la grande vitalité de ses compagnies de pénitents. La vie intellectuelle y est aussi dynamique, étant animée par une université, plusieurs imprimeurs-libraires ainsi que trois académies royales. Le commerce des grains est considéré avec raison par les contemporains comme l'une des activités économiques les plus importantes de la ville, cette marchandise étant exportée dans la province et jusqu'à Monaco par le canal des Deux-Mers⁷. Au cours du XVIII^e siècle, l'exportation du blé occupe une plus grande place au sein de l'économie toulousaine. Bien que l'espace urbain de Toulouse se soit renouvelé par un grand nombre de constructions depuis le XVI^e siècle, la ville est restée confinée à l'intérieur de ses remparts. Les nombreux incendies, dont le plus considérable de 1463 a détruit les deux tiers de la ville, n'ont pas été exploités par les autorités afin de réaménager la ville, la reconstruction étant faite par les particuliers, sans directives particulières⁸. Ce faisant, la même organisation urbaine d'avant chacun des sinistres est reproduite à chaque fois. Comptant 20 000 habitants au début du XVI^e siècle, la population de la ville à l'intérieur des murailles a plus que doublé à la fin du XVII^e siècle comme nous l'avons vu⁹. Durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, moment où s'amorce un élan de renouveau urbain, Toulouse est alors surpeuplée, insalubre et manque d'espaces publics¹⁰. Nous allons maintenant nous intéresser aux institutions qui font la promotion des changements urbains, puis aux ouvrages eux-mêmes pour finalement porter notre regard sur les gens qui donnent l'impulsion du changement urbain au sein de diverses institutions, ainsi que leurs motivations.

Sous l'Ancien Régime, il n'existe pas d'instance unique chargée de l'urbanisme, et

ce sont ainsi plusieurs autorités qui participent à l'embellissement de Toulouse. Les capitouls mettent en marche plusieurs petits travaux dès la décennie 1750, tels la construction d'un poste de garde pour les soldats, la réfection d'édifices, la réparation et la construction de fontaines. De 1752 à 1755, les capitouls dirigent les travaux de construction de la promenade du Grand Rond située en dehors des murs de la ville, qui s'accompagne de l'expansion de la ville au-delà des remparts. Les États du Languedoc ont aussi joué un grand rôle dans la transformation urbaine de Toulouse au XVIII^e siècle. En plus de bénéficier du pouvoir de consentir l'impôt et d'être ainsi en mesure de financer les travaux, ils emploient aussi du personnel leur permettant de diriger l'exécution des embellissements urbains. Les archevêques du Languedoc occupent une place dominante au sein des États de la province¹¹. L'archevêque de Narbonne et ex-archevêque de Toulouse Arthur Dillon préside ces États de 1762 jusqu'à leur dissolution en 1789. Ce prélat a favorisé les travaux d'embellissements dans la province, dont ceux de Toulouse. Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse de 1763 à 1788, a lui aussi joué un rôle important au sein de ces États provinciaux, faisant pression pour la réalisation d'importants ouvrages sur le bord de la Garonne ainsi que la construction du canal Brienne. Afin de mettre fin aux inondations très fréquentes dans le cœur de Toulouse, deux ports et un large quai sont construits sur la rive droite de la Garonne, entre 1768 et 1785. À cette fin, un arrêt du Conseil autorise les États du Languedoc à démolir l'enceinte de la ville sur le bord de la rivière ainsi que tous les édifices publics ou privés qui se trouvent à l'emplacement des constructions projetées¹². Ce long délai n'est pas uniquement attribuable à l'importance des travaux, mais découle aussi de la résistance de quatre propriétaires pendant plus d'une décennie à leur expropriation par les États du Languedoc, avant que leurs maisons ne soient finalement expropriées¹³. En plus du quai et des ports, les plans ont inclus la construction d'une façade identique devant les maisons face au fleuve qui sont demeurées debout, dans le but d'uniformiser le style architectural. Construit entre 1770 et 1776, le canal de Brienne relie le canal des Deux-Mers à la Garonne, en évitant le Moulin du Bazacle, rendant ainsi la ville plus accessible pour le commerce. Plusieurs projets mis en marche par les capitouls et les États du Languedoc ont été conçus par le marquis de Mondran. Ce Toulousain passionné d'urbanisme est le véritable fondateur de l'Académie royale de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Toulouse en plus d'en être le membre le plus actif¹⁴. Cet académicien a en effet dressé les plans de la promenade du Grand Rond, d'un canal reliant la Garonne au canal des Deux-Mers, en plus de projeter la construction tout le long de la ville d'un quai bordé de maisons avec une façade identique. Mondran et les membres de l'Académie royale de Peinture, de Sculpture et d'Architecture ont valorisé l'utilité de ces ouvrages, servant respectivement à assurer la sécurité des riverains, à stimuler le commerce, ainsi qu'à rendre la ville plus salubre, tout en contribuant à la bonne santé de ses habitants grâce aux bienfaits de la promenade. L'esthétisme est bien entendu une préoccupation importante de Mondran et des membres de l'Académie, dont plusieurs sont des artistes. À travers la mise en place de ces infrastructures, ces académiciens cherchent à faire de Toulouse l'une des plus belles villes du royaume de France. Ces projets et ces buts ont été repris par les capitouls et les membres des États du Languedoc. Il est intéressant de mentionner qu'une situation

semblable a eu lieu à Caen à la même époque. Comme le montre Jean-Claude Perrot dans son étude magistrale, il y a alors eu un consensus chez les élites de cette ville sur l'importance de procéder à des embellissements urbains, et où l'impulsion du renouveau urbain provient tout comme à Toulouse d'une Académie royale¹⁵.

Le débat sur le déménagement des cimetières à Caen est éclairant afin de comprendre le grand nombre d'enjeux sur l'interdiction des cimetières à Toulouse. Dans une volonté de rationalisation, les thèses d'urbanisme alors en vigueur considèrent qu'il faut expulser hors de la ville tout ce qui est nuisible, tels les prisons, les tueries de bestiaux ainsi que les cimetières. Les raisons sanitaires sont alors abondamment évoquées afin de préconiser l'expulsion des cimetières à l'extérieur des villes. Néanmoins, selon Jean-Claude Perrot, à Caen c'est principalement pour des raisons culturelles que les élites veulent déménager les cimetières hors de la ville, car elles ne sont plus familières avec la mort, bien que, comme à Toulouse, ce soit des raisons utilitaires et sanitaires qui sont mises de l'avant¹⁶. Les élites éclairées de Caen se montrent en faveur du déménagement des cimetières, et les membres de l'Académie royale des Arts et Belles-Lettres de Caen en font la promotion. Le peuple n'a pas subi la même mutation de sa relation avec la mort, et le déménagement des cimetières à Caen provoque selon cet historien un : « [...] traumatisme culturel important [...] [qui fait] apparaître dans la société des césures que les autres événements ne manifestent pas si vives [...] »¹⁷. Sans pouvoir appliquer totalement cette situation à Toulouse, il est pertinent de faire des rapprochements. En effet, selon Robert A. Schneider, pour les élites qui soutiennent le renouveau urbain de Toulouse, ces travaux se veulent une façon de rendre leur ville plus rationnelle et plus salubre, mais aussi de rejeter une partie des traditions et des coutumes locales¹⁸. Cet historien soutient que les Toulousains éclairés ne partagent pas la même fierté envers leur ville que le reste de la population, et suggère même un certain sentiment de honte chez ces élites envers les traditions et les coutumes locales. L'attitude de Brienne, l'archevêque de la ville, va aussi dans ce sens, des rumeurs circulants à l'époque au sujet qu'il aurait cherché à éliminer les compagnies de pénitents de Toulouse, qui caractérisent, comme nous l'avons vu, le catholicisme ostentatoire de la ville¹⁹. Ce faisant, il est envisageable que Brienne cherche à mettre fin à la proximité du peuple avec la mort en interdisant progressivement l'enfouissement des corps à l'intérieur des remparts de Toulouse, et que plusieurs membres de l'élite de la ville le supportent dans ce projet. Les projets urbains de Toulouse ont ainsi des buts utiles et esthétiques, auxquels s'ajoutent aussi des préoccupations culturelles en provenance des élites de la ville. Avant de voir la position de Barthès envers l'embellissement de sa ville, nous allons d'abord nous intéresser à l'homme et à son journal.

Barthès, son journal et la façon dont il perçoit les changements urbains à Toulouse

Barthès, l'homme et son journal

Pierre Barthès est né en 1704 à Toulouse, d'un foulonneur de drap et de la fille d'un artisan. Barthès a probablement été éduqué par les Jésuites de sa ville, ce qui lui a permis de devenir répétiteur de latin, et de pouvoir ainsi dépasser le statut social de

son père²⁰. À l'âge de 33 ans, en 1737, il commence la rédaction de son journal, qu'il écrira jusqu'à la fin de 1780, s'éteignant probablement l'année suivante. Dans ce journal Barthès met sur papier des événements se produisant principalement à Toulouse, parmi lesquels les changements urbains, mais rapporte aussi des événements en provenance du reste de la France et de l'Europe. Ce manuscrit témoigne de l'attachement de ce Toulousain envers l'ordre établi, soit l'Église, le roi, le parlement de sa ville ainsi que les capitouls et la tradition municipale toulousaine qu'ils incarnent. Il est particulièrement attaché à sa ville, et est très fier de celle-ci, sentiment qui tranche en partie avec celui des élites toulousaines, que nous avons évoqué plus haut. Se considérant d'une condition différente du peuple, il le méprise à plusieurs reprises dans son journal, critiquant par exemple en ces mots très durs la crédulité des masses lors d'un « faux » miracle :

[...] le peuple ignorant et credule bête sauvage a plusieurs têtes, inconstant et sans conduite, qui en un instant sème, et s'apaise, approuve et improuve une même chose, qui veut et ne veut, a qui la nouveauté plait extrêmement, et donne dans le merveilleux sans réflexion et tête basse : cette lie populaire imbue de ce nouveau bruit et criant au miracle courut en foule [...]²¹.

Bien que cherchant à se distancer du peuple, par exemple en écrivant son journal en français plutôt qu'en occitan qui est alors parlé par le peuple toulousain, Barthès demeure néanmoins très près du peuple au sujet de la religion. En effet, il est très croyant et pratiquant, et décrit en détail toutes les processions des compagnies de pénitents, faisant lui-même partie des pénitents gris. Bien qu'il critique la crédulité du peuple devant un « faux » miracle, il voit néanmoins l'intervention de Dieu à plusieurs occasions dans son journal, et décrit l'accomplissement de deux « vrais » miracles²². C'est donc sans surprise que Barthès est opposé aux idées nouvelles, en plus de critiquer plusieurs aspects de son siècle, tout en considérant être témoin d'une époque en déclin. Ce pessimisme est visible lorsqu'il fait le bilan de l'année qui vient de se terminer. Plus nuancées dans les premières années, ses analyses sont assez négatives à partir de la décennie 1750, tandis que dans les dix dernières années de son journal, il livre des bilans catastrophiques²³. Pour le répétiteur de latin vieillissant, chaque année est pire que la précédente, le décès de plusieurs de ses parents ayant sans doute un rôle à jouer de ce côté. Les critiques de Barthès voulant que le coût de la vie soit très élevé ne sont cependant pas totalement infondées. En effet, le prix du blé dans les années 1760 et 1770 à Toulouse a été, la plupart du temps, relativement élevé, et la quantité de blé produit par les récoltes des environs de la capitale du Languedoc a alors subi une baisse absolue²⁴. C'est ainsi dans un contexte où le monde est selon lui plongé dans un déclin irréversible que Barthès témoigne de la transformation de l'espace citadin de sa ville.

Un regard positif à propos du renouveau urbain : la période avant 1772

La perception de Barthès envers les changements urbains se divise en deux périodes, soit avant et après 1772, moment où il émet de sévères critiques contre ces projets. Il manifeste son intérêt envers les travaux d'embellissements urbains dès 1751, où l'Académie royale de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Toulouse présente ses plans lors de sa première exposition annuelle²⁵. L'année

suiivante, au moment où la municipalité commence à construire la promenade du Grand Rond, il déborde d'éloges pour le projet, qui sera selon lui le plus bel agrément de la ville et l'une des plus belles promenades de la province²⁶. Lors de son achèvement trois ans plus tard, Barthès la qualifie de magnifique et est très heureux qu'elle soit destinée à la population toulousaine²⁷. Barthès a aussi un regard favorable envers plusieurs petits travaux dirigés par les capitouls²⁸. Lors de la construction d'une nouvelle halle aux poissons en 1758, le diariste est très critique envers la solution temporaire mise de l'avant par les capitouls, soit de transférer les poissonniers dans la salle d'audience de la cour du Viguiier, alors inoccupée. Pour lui, il est inadmissible que les « riches expressions des harangères » remplacent les « sons respectables des juges²⁹ ». Par contre, lorsque la halle aux poissons est terminée, il en est très fier et trouve qu'elle est magnifique. Il affirme alors que ce nouveau bâtiment est : « [...] digne de la curiosité des étrangers et de l'admiration de tout le monde [...] »³⁰. Tout en semblant avoir oublié la solution temporaire, Barthès témoigne de sa fierté envers cet ouvrage, étant donné qu'il rend sa ville plus belle, mais aussi parce qu'il attire les regards favorables des autres Toulousains ainsi que des étrangers. Les autres critiques formulées par Barthès avant 1772 démontrent son attachement envers les bâtiments anciens de la ville. C'est ainsi qu'il regrette en 1761 la démolition de l'église de la Daurade vieille d'environ 1250 ans³¹. En 1766, pour faire place au quai qui va être construit est détruite la tour de la Daurade, l'un des plus anciens monuments de Toulouse, geste qui attriste Barthès³². Bien que présentes, ses critiques sont cependant bien moins virulentes que celles qu'il émet après 1772 comme nous le verrons.

À partir de la fin de la décennie 1750, un nouveau thème se manifeste au sein du journal de Barthès. En effet, très attaché au passé, il donne alors foi à l'idée de progrès à travers les travaux d'embellissements de Toulouse, qui font en sorte que sa ville va vers le mieux et non pas vers le pire. Le répétiteur de latin est alors convaincu que ces projets d'urbanisme seront contemplés par les siècles futurs et ses descendants, car ils sont durables et surtout splendides. C'est ainsi qu'en 1756, Barthès affirme que les nouvelles colonnes de marbre de l'Hôtel de Ville : « [...] annoncent aux siècles avenir la plus belle façade de maison qu'on puisse voir en Europe [...] »³³. En 1758, au moment où la première pierre de la future église de la Daurade est posée, il mentionne qu'elle sera vue par ses descendants³⁴. L'auteur, alors âgé de 54 ans, croit mourir avant la complétion de cet ouvrage, mais ne juge pas pour autant de façon négative les délais de construction des travaux. En 1768, Barthès fait un bilan positif des ouvrages publics, car « [...] ceux qui viendront après nous, verront des choses, qui par leur beauté et leur utilité tout ensemble, rendront [...] cette ville digne de l'admiration des étrangers et des siècles avenir [...] »³⁵. Le journal évoque d'un bon oeil la construction de deux quais sur le bord de la Garonne, soulignant l'aspect utilitaire de ces derniers, qui visent à mettre fin aux inondations comme nous l'avons vu plus haut. Il se réjouit aussi de la construction d'un port et d'un canal, le futur canal Brienne, qui permettront à son avis de stimuler l'économie de Toulouse. Ainsi, Barthès est favorable aux travaux urbains, car ils sont à la fois utiles et esthétiques, rendant Toulouse magnifique aux yeux de ses citoyens et des étrangers, tout en comblant certains besoins de la ville. Avant 1772, quelques critiques sont émises par Barthès, mais elles sont minoritaires par rapport

aux éloges qu'il fait des travaux d'embellissements urbains, et ne s'attaquent qu'à quelques aspects de ces ouvrages. Cependant, il n'est pas aussi enthousiaste à ce sujet tout au long de son journal.

Les critiques de Barthès envers le renouvellement urbain

Après 1772, lorsque le répétiteur de latin évoque les changements urbains, il se concentre sur deux sujets, soient les travaux des États du Languedoc sur le bord de la Garonne ainsi que l'interdiction des cimetières à l'intérieur des remparts de Toulouse, sujets sur lesquels il est très critique et dont nous allons traiter. Comme nous l'avons évoqué plus haut, Barthès est particulièrement négatif dans les dix dernières années de son journal, et son analyse des changements urbains ne fait pas exception. Bien qu'attaché envers l'ordre établi, il s'attaque en partie aux décisions des autorités responsables du nouveau urbain. Dès 1765, Barthès est au courant des projets des États du Languedoc sur le bord de la Garonne, et comme nous l'avons mentionné, il fait preuve de beaucoup d'enthousiasme à leur sujet en 1768³⁶. Cependant, en 1772, au moment où Barthès aborde le rétablissement de la fontaine de la place Saint-Étienne, il s'en prend par la même occasion aux projets urbains³⁷. Les travaux sont qualifiés de nombreux et de dispendieux par Barthès, qui utilise pour la première fois l'argument financier, et il critique aussi le fait qu'aucun de ces ouvrages ne soit terminé, oubliant par la même occasion la réalisation de la promenade du Grand Rond. De plus, pour le répétiteur de latin, il est inadmissible que la fontaine ait pris 17 ans avant d'être réparée, soulignant qu'il est important que la ville s'occupe de sa condition actuelle. Les moyens de réaliser ces ouvrages sont aussi remis en cause par Barthès, celui-ci s'opposant à l'expulsion de Toulousains à cause des travaux. Rappelons que les États du Languedoc procèdent à la destruction de plusieurs édifices sur le bord de la Garonne, et que les propriétaires sont expropriés. Il est possible que Barthès soit influencé à ce sujet par le discours des quatre propriétaires qui refusent l'expropriation, jugeant que le prix qui leur est offert pour leur maison est insuffisant.

En 1774, lorsque la fontaine de la place Saint-Étienne est rétablie après avoir été entièrement nettoyée, Barthès se livre à une nouvelle charge contre les ouvrages publics, décrivant cette fois-ci la direction des travaux, leur nombre et les délais de construction. Il écrit alors qu'on travaille alors sur les chantiers : « [...] avec tant de nonchalance pour espérer de les voir finis dans le Siècle où nous vivons, eu égard à la multiplicité des ouvrages [...] »³⁸. Les délais et le coût important des travaux sont des critiques qui reviennent à nouveau en 1777, au moment où une partie de la place du Pont Neuf est sur le point d'être détruite afin d'être reliée au quai de la Daurade³⁹. Malgré ces fortes critiques, Barthès ne se livre à aucun moment à une remise en question des fondements de ces ouvrages, affirmant qu'ils sont utiles et décoratifs. Ce faisant, il accueille favorablement la fin de la construction du canal Brienne en 1776, car il sera à son avis bénéfique pour le commerce⁴⁰.

En 1779, dans la dernière entrée du journal touchant le nouveau urbain, le ton de l'auteur est différent. À ce moment, la construction d'un quai-muraille pour le quartier Saint Cyprien est annoncée. Barthès est très favorable à cet ouvrage, car il permettra d'éviter les inondations. Les travaux des États du Languedoc sont décrits de façon positive par Barthès, où l'alignement :

[...] de la rue du pont jusques aux murailles de la ville, ce qui joint à une porte magnifique qu'on se propose d'y bâtir formera un coup d'œil charmant [...]; ce dessin très bien conçu, s'il est prudemment exécuté comme lon espère, réjouira nos descendans, et fera l'admiration des siècles avenir⁴¹ .

Ce faisant, bien que conscient de l'envergure du projet, Barthès est favorable à cet ouvrage pour sa beauté et son utilité. C'est aussi la première fois depuis une décennie que le journal rapporte d'un bon œil les travaux que les États du Languedoc effectuent sur le bord de la Garonne. La réfection de la rue du pont délogeant sans doute des Toulousains, il est intéressant de voir qu'elle est rapportée de façon positive par l'auteur. Barthès s'éteignant l'année suivante, il est difficile de trancher si cette entrée marque une réconciliation de Barthès avec les travaux d'embellissement ou s'il fait plutôt preuve d'enthousiasme passager.

Ainsi, malgré les critiques de Barthès, les fondements des ouvrages publics ne sont jamais remis en cause, ceux-ci étant perçus comme utiles et esthétiques, tout en contribuant au rayonnement de sa ville, ce qui répond en bonne partie aux intentions de l'élite éclairée de Toulouse. Malgré le pessimisme qui gagne Barthès durant la décennie 1770, les embellissements urbains demeurent la seule catégorie d'événements allant vers le mieux, malgré les importantes critiques que l'auteur met de l'avant. Cependant, la position de Barthès à propos de l'interdiction progressive d'ensevelir des corps dans les cimetières situés à l'intérieur des murs de la ville diverge grandement de la position de l'archevêque de Toulouse, sujet dont nous allons maintenant traiter.

L'interdiction des cimetières

La réaction de Barthès envers l'interdiction progressive des cimetières est favorable au départ, voyant d'un bon œil l'inauguration en 1767 par l'archevêque d'un nouveau cimetière pour le quartier de la Daurade à l'extérieur des murailles, son quartier manquant selon lui de cimetières⁴² . En 1774, le journal rapporte un arrêt de la cour du parlement de Toulouse qui limite le droit d'être enterré à l'intérieur des remparts aux religieux et aux descendants directs de ceux déjà enfouis dans les cimetières⁴³ . L'auteur n'émet pas d'opinion négative à ce sujet, ne voyant pas son droit de sépulture menacé. Une ordonnance de Brienne interdit en 1775 tout ensevelissement à l'intérieur des murailles de Toulouse, ce qui concerne pleinement le répétiteur de latin alors âgé de 70 ans. À cette occasion Barthès évoque qu'il y a beaucoup : « [...] de monde consterné et affligé de ne pouvoir pas avoir ses os avec ceux de ses pères l'unique consolation qui reste à la fin de la vie et les dépenses qu'il faudra faire pour se procurer des emplacements pour le repos éternel⁴⁴ . » Ce sont ici les préoccupations de Barthès qu'il faut voir, car l'année suivante, lorsqu'une ordonnance du roi confirme l'interdiction, il revient sur le chagrin du peuple, qui est aussi le sien, de ne pouvoir être enseveli avec ses ancêtres, pensée qu'il juge « [...] affligeante et rebutante⁴⁵ . » En 1780, lorsque le journal mentionne encore une fois sur l'interdiction des cimetières subsistants, Barthès s'en remet à ses descendants afin de juger de la portée de ce qu'il nomme un « pareil dérangement » évoquant la possibilité que le peuple se révolte suite à cette mesure, ce qui montre l'ampleur de ce choc culturel⁴⁶ . Ainsi, bien que Barthès se considère d'une condition différente du peuple, il partage tout même la

volonté d'être enseveli auprès de ses ancêtres et des siens. Malgré les coûts entourant cette interdiction, c'est surtout le choc culturel ressenti par Barthès et le peuple toulousain suite à cette mesure qui ressort, faisant écho à la situation à Caen que nous avons vu plus haut. Il est aussi intéressant de voir que le répétiteur de latin se rapproche de la position du peuple suite à ces décisions, ce qui est relativement étonnant étant donné que, tout au long de son journal, il montre une certaine distance avec le peuple, lorsqu'il ne le méprise pas.

Dans ses ordonnances, l'archevêque affirme que les exhalations produites par la putréfaction des cadavres peuvent causer des maladies aux habitants de la ville. Bien que ces arguments étaient valides selon la médecine de l'époque, Barthès n'y croit pas, disant que cela ne s'est jamais produit depuis la fondation de la ville⁴⁷. Bien que ne le disant pas directement, le répétiteur de latin se doute probablement que l'archevêque a d'autres motifs que ceux évoqués, le journal ayant déjà rapporté des bruits publics à propos de sa volonté d'enrayer certains aspects de la culture populaire toulousaine. Tout comme à Caen, ce débat qui traite uniquement en apparence d'une question de salubrité cache en fait une question culturelle de familiarité avec la mort. Il semble bien que Barthès ne soit pas dupe et voit que d'autres raisons motivent la décision de l'archevêque que celles invoquées officiellement par ce prélat. On mesure aussi la distance de Barthès avec les élites de sa ville, car il souhaite être enterré auprès des siens, et refuse l'argument de l'hygiène émis par l'archevêque et défendu par ceux qui sont à l'origine du renouveau urbain toulousain.

Conclusion

En conclusion, bien que Barthès partage la plupart des préoccupations des élites toulousaines à propos des ouvrages urbains, sa position diverge profondément de celle des élites au sujet de l'interdiction des cimetières. Cette différence à propos de la familiarité avec la mort est d'origine culturelle, Barthès s'approchant plus de la culture du peuple toulousain à ce sujet que de celle des élites de la ville. Celles-ci cherchent avec le renouveau urbain à répondre à des buts d'utilité et d'esthétisme tout en cherchant, à rompre, au moins en partie, avec certaines traditions et coutumes locales. Barthès partage l'enthousiasme des élites de la ville pour l'utilité et l'esthétisme des ouvrages d'embellissements de sa ville, soulignant et valorisant ces aspects dans son journal. Dans la première phase du journal l'auteur les accueille avec enthousiasme, tandis que le ton change après 1772, où plusieurs aspects de ces travaux sont remis en question. Malgré ces critiques, il demeure persuadé du bien-fondé de ces ouvrages. La perception de Barthès envers les embellissements urbains se démarque des autres éléments présents dans son journal, allant vers le mieux et non pas vers le pire. À propos des cimetières, on voit une coupure nette entre la position de Barthès et celle de Brienne, la première correspondant à celle du peuple toulousain, tandis que la seconde est plutôt celle des élites de cette ville. On voit qu'à ce sujet le répétiteur de latin épouse la position du peuple, bien qu'il se considère différent de lui. Barthès est plus tourné vers le passé que vers l'avenir, comme le montre son attachement envers les autorités et aux traditions de sa ville ainsi que son adhésion à plusieurs valeurs du peuple toulousain. Ainsi, l'approbation au renouveau urbain toulousain ne fait pas du

répétiteur de latin un homme des Lumières, ce dernier demeurant profondément tourné vers le passé. Ressors ainsi de cette recherche la difficulté pour ce petit-bourgeois de se définir une identité, étant tiraillée entre le peuple et les élites. Il serait intéressant d'élargir l'angle d'analyse de cet article et de s'intéresser à d'autres Toulousains, afin de voir si Barthès est un personnage singulier ou s'il est plutôt le symbole d'une bourgeoisie de cette ville.

Références

1. Bien que le concept d'urbanisme soit anachronique pour le XVIIIe siècle, et que le terme d'embellissement des villes soit plus adéquat, nous utiliserons néanmoins ces deux expressions dans cet article.
 2. Lucien Bély, éd., Dictionnaire de l'Ancien Régime (Paris, Presses universitaires de France, 1996), p.1240 et Daniel Roche, Le peuple de Paris (Paris, Fayard, 1998), 46.
 3. Voir par exemple Jean-Claude Perrot, Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIIIe siècle, (Paris, Mouton, 1975), 2 vol., Line Teisseyre-Sallmann, « Urbanisme et société : l'exemple de Nîmes aux XVIIe et XVIIIe siècles », Annales ESC, 35, (1980), 965-986, Emmanuel Le Roy Ladurie dir., et Roger Chartier, La ville classique de la renaissance aux révolutions, (Paris, Le Seuil, 1998 (1ère édition 1981)), 654 p., et Jean-Louis Harouel, L'embellissement des villes : l'urbanisme français au XVIIIesiècle, (Paris, Picard, 1993), 335 p.
 4. Voir : Madeleine Foisil, « L'écriture du for privé », dans Histoire de la vie privée, v. 3, sous la dir. de Philippe Ariès et Georges Duby, (Paris, Le Seuil, 1986), 319-357.
 5. Pascal Bastien, L'exécution publique à Paris au XVIIIe, (Seysssel, Champ Vallon, 2006), 66-69.
 6. Lucien Bély, éd., Dictionnaire de l'Ancien Régime (Paris, Presses universitaires de France, 1996), 1216.
 7. Georges Frêche, Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières (vers 1670-1789), (Paris, Cujas, 1974), p.795.
 8. Yves Bruand, « Institutions, urbanisme et architecture », dans Toulouse, les délices de l'imitation, sous la dir. de Maurice Culot et al., (Bruxelles, Mardaga, 1986), 9-10.
 9. Nous n'avons pas comparé la population de 1790, soit 53 000 habitants, car, comme nous le verrons plus bas, la ville a alors débord. De ses remparts avec la création de la promenade du Grand-Rond.
 10. Robert A. Schneider, Public Life in Toulouse, 1463-1780: From Municipal Republic to Cosmopolitan City (Ithaca, Cornell University Press, 1989), 344.
 11. Jean-Louis Harouel, L'embellissement des villes : l'urbanisme français au XVIIIesiècle (Picard, Paris, 1993), 110.
-

12. Ibid., 108.
 13. Ibid., 274-276.
 14. Robert A. Schneider, *Public Life in ...*, op. cit., 345.
 15. Voir à ce sujet : Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne ...*, op.cit., v.1 p.11-12, et Ibid., v.2, 693-694.
 16. Ibid., v.2, 565-567.
 17. Ibid., v.2, 565.
 18. Robert A. Schneider, *Public Life in ...*, op. cit., 349-351.
 19. Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, 699-796, « Les heures perdues de Pierre Barthès », 1737-1780, MS 704, 132.
 20. Robert A. Schneider, *The Ceremonial City : Toulouse Observed, 1738-1780*, Princeton, Princeton University Presse, 1995, 19.
 21. Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, 699-796, « Les heures perdues de Pierre Barthès, MS 699, p.265-267.
 22. Ibid., MS 705, p.74-75, 9 et Ibid., MS 705, p. 75-77.
 23. Voir à ce sujet le bilan de l'année 1773 : où selon l'auteur, les « (...) dix années précédentes pourrais ne pas flatter à donner idée de la malheureuse année qui vient de finir. », Ibid. , MS 705, 10 ; ou encore le bilan de l'année 1777, où Barthès dit avoir peine à : « (...) trouver de termes, et des expressions asses fortes pour en transmettre à nos descendans tous les malheurs et les misères qui en ont formés la trame (...) », Ibid., MS 705 :142-143.
 24. Georges Frêche et Geneviève Frêche, *Les prix des grains, des vins et des légumes à Toulouse, 1486-1868. Extraits des Mercuriales suivis d'une bibliographie d'histoire des prix*, (Paris, Presses Universitaires de France, 1967), 89-90, Michel Morineau, *Les faux-semblants d'un démarrage économique, agriculture et démographie en France au XVIIIe siècle*, Paris, A. Colin, 1971, 64-67.
 25. Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, 699-796, « Les heures perdues de Pierre Barthès », 1737-1780, MS 700, 36.
 26. Ibid., MS 700, 39-41.
 27. Ibid., MS 702, 62-63.
 28. Voir à ce sujet le regard favorable de Barthès à propos de la construction d'un corps de garde : Ibid., MS 701, 21. ; à propos de la rénovation monuments publics consulter : Ibid., MS 701, 29. ; ainsi que de l'embellissement de la place Mage voir : Ibid., MS 702, 143.
 29. Ibid., MS 702, 138.
 30. Ibid., MS 702, 152.
-

- 31.31. Ibid., MS 703, 60-61.
 32. Ibid., MS 704, 46.
 33. Ibid., MS 702, 54-55.
 34. Ibid, MS 702, 141.
 35. Ibid., MS 704, 95-96.
 36. Ibid, MS 704, 22.
 37. Ibid, MS 704, 178.
 38. Ibid., MS 705, 15-16.
 39. Ibid, MS 705, 126-127.
 40. Ibid , MS 705, 97-99.
 41. Ibid, MS 705, 175.
 42. Ibid, MS 704, 115-116.
 43. Ibid, MS 705, p.34-35.
 44. Ibid , MS 705, 58-59.
 45. Ibid., MS 705, 108-109.
 46. Ibid, MS 706, 28-29.
 47. Ibid, MS 705, 58-59 et 108-109.
-